ARTHUR MILLER

EN SURSIS

(Playing for Time)

Traduction de
Jean-Joël Huber

Répertoire Américain

EDITIONS DU BRIGADIER

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, la chanteuse et pianiste parisienne Fania Fénelon est arrêtée par les nazis et envoyée dans le camp d'extermination d'Auschwitz. Elle se retrouve presque malgré elle dans un orchestre, composé entièrement de prisonnières, créé par les commandants SS du camp. Tant que l'orchestre trouve grâce à leurs yeux, ses membres sont épargnés. Les musiciennes jouent donc littéralement pour gagner du temps, pour rester en vie...

Cette pièce s'inscrit dans la lignée des autres pièces de Miller *(Les Sorcières de Salem, Incident à Vichy, Le Miroir...)* qui mettent en scène la lutte de l'individu pour conserver un sens moral face à des événements qui le dépassent et le forcent à choisir, chacun réagissant différemment à la situation qui est la sienne, comme aux atrocités dont il est témoin.

Arthur Miller s'est inspiré des mémoires de Fania Fénelon, parues en 1976 chez Opera Mundi à Paris sous le titre *Sursis pour l'Orchestre*. Écrit à l'origine pour un film télévisé avec Vanessa Redgrave dans le rôle principal, le scénario a été adapté pour la scène par Arthur Miller lui-même. C'est cette adaptation que nous publions.

Arthur Miller (1915-2005) est un célèbre dramaturge américain qui a questionné dans ses pièces (Mort d'un Commis Voyageur, Vu du Pont, Ils Etaient Tous Mes Fils...) *les illusions et le prix à payer du rêve américain.*

Prix : 13,00 €
ISBN : 978-2-494702-35-6

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Fania Fénelon, chanteuse française

Marianne, jeune femme déportée

Alma Rosé, cheffe d'orchestre

Mandel, Lagerführerin (cheffe SS du camp féminin)

Frau Schmidt, Aufseherin (surveillante SS)

Mala, prisonnière juive

Docteur Mengele, officier SS qui exerça comme médecin

Kommandant Kramer, commandant SS du camp

Shmuel, déporté électricien

Tchaïkowska, blockowa (cheffe de block)

Elzvieta, violoniste

Paulette, violoncelliste

Liesle, mandoliniste

Lotte, violoniste

Etalina, violoniste

Hélène, flûtiste

Gisele, violoniste

Varya, cymbaliste

Katrina, guitariste

Olga, accordéoniste

Greta, accordéoniste

Esther, percussionniste

Un violoncelliste, membre d'un orchestre d'hommes

Divers déportés

Des kapos, hommes et femmes (étaient chargés d'encadrer les prisonniers)

Des prisonnières polonaises

Des gardes SS, hommes et femmes

Des blockowas, responsables de blocks

Capitaine Heinz, capitaine SS

Un sous-officier, sergent SS

Un coiffeur

Ladislas, un petit garçon

Des soldats

Des serveurs

La pièce se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale, dans le camp de concentration d'Auschwitz/Birkenau

Acte I

Dans l'obscurité, on entend le bruit d'un train qui roule sur des rails, pas très vite. Ce son est présent pendant toute la scène, mais au fur et à mesure qu'on s'y habitue, on l'entend de moins en moins. En réalité, il doit être atténué.

Les lumières s'allument pour faire apparaître un wagon de marchandises bondé. Les gens sont entassés les uns sur les autres et luttent constamment pour avoir de l'espace. Il y a un mélange d'irritation à cause du manque d'espace, d'anxiété chez certains et d'impuissance croissante chez d'autres. En aucun cas, ces gens ne doivent regarder vers la salle, car il n'y a pas d'ouverture.

(Note : Les personnages décrits ci-dessous peuvent, soit être déjà sur scène au lever du rideau ou quand les lumières s'allument, soit entrer progressivement et se regrouper par terre. Au fur et à mesure qu'ils s'entassent, ils doivent manifester leur inconfort et leur irritation. Une fois qu'ils sont tous installés, ils doivent se figer dans l'immobilité.)

Fania, *s'adressant au public.* — Nous n'étions toujours pas sûrs de ce qui se passait. *(Elle jette un regard aux autres.)* Bien sûr, aucun d'entre nous n'avait jamais voyagé dans un wagon de marchandises. Parqués comme du bétail. Les portes étant verrouillées, personne ne savait si nous allions vers le nord, le sud, l'est ou l'ouest. Mais nous gardions, malgré tout, une certaine assurance. Après tout, nous étions des citoyens français. Et les Allemands mettaient un point d'honneur à traiter les Français presque d'égal à égal, même s'ils étaient nos conquérants et qu'ils occupaient le pays. *(Elle regarde autour d'elle.)* J'ai alors commencé à me demander si nous étions tous Juifs. Car si c'était le cas, alors peut-être qu'ils ne nous déplaçaient pas simplement vers une nouvelle prison. Certains d'entre nous avaient déjà passé des mois en prison, ramassés dans la rue ou sortis de leurs maisons, sans jamais vraiment savoir pourquoi. Mais les Allemands n'avaient pas l'habitude de répondre aux questions. C'était la guerre, vous faites ce qu'on vous dit de faire. Et maintenant, nous étions là... allant quelque part... heure après heure... sans eau, sans toilettes, juste un seau qui débordait. Et ça a commencé à sentir... et nous avions trop peur pour exprimer à quel point nous avions peur. Et nous avons continué à rouler — lentement... vers où ? Où allions-nous, et pourquoi ?

Elle rejoint les autres.

Un mari d'âge mûr masse les épaules de sa femme, assise par terre avec lui. Deux ouvriers examinent le groupe avec méfiance. Une mère éloigne son jeune garçon du sac de nourriture de son voisin. Des étudiants tentent de s'absorber dans leurs romans. Deux intellectuels, recroquevillés par terre, jouent aux échecs sur un petit échiquier. Des gens chics tentent de se tenir à l'écart, prenant un air distingué, voire ennuyé. Un jeune scout fait des nœuds sur une cordelette. Une femme demande à son vieux mari, asthmatique, de prendre son cachet. Il le tient entre ses doigts, cherchant tristement de l'eau autour de lui. Fania Fénelon, vêtue d'un magnifique manteau de fourrure et d'une toque de fourrure, a une élégante valise à ses pieds. Elle a un filet à provision avec des fruits et une saucisse, du pain et une bouteille d'eau. Elle offre une gorgée au vieil homme qui avale son cachet avec reconnaissance, puis rend la bouteille à Fania. Marianne, assise sur le sol à côté de Fania, jette un regard avide sur les provisions.

FANIA. — Si tu veux, prends un autre morceau de saucisse.

MARIANNE. — Oui, juste un tout petit... *(Elle prend plus qu'un tout petit morceau.)* Paris me manque tellement, pas toi ?

FANIA. — Oh si, beaucoup.

MARIANNE. — Je n'arrive toujours pas à croire que je suis assise à côté de toi ! Vraiment... tous mes amis adorent ton style.

Elle mord dans la saucisse qu'elle mâche voluptueusement.

FANIA. — Sais-tu pourquoi ils t'ont arrêtée ?

MARIANNE. — Je pense que c'est à cause de mon petit ami. Il est dans la Résistance.

FANIA, *jetant un coup d'œil autour d'elle à la recherche d'un espion, puis baissant la voix.* — Oh ! le mien aussi.

MARIANNE. — Je l'adore ! Il s'appelle Maurice. Il est en deuxième année d'école dentaire.

FANIA. — Le mien s'appelle Robert. Il est avocat.

MARIANNE. — En prison, on me battait sans cesse...

FANIA. — Moi aussi.

MARIANNE. — Ils n'arrêtaient pas de me demander où il était, mais je ne le sais même pas ! Ils ont failli me casser le bras, ces idiots. *(Fania jette un coup d'œil autour d'elle, puis fait un signe à Marianne, qui baisse la voix.)* Quelqu'un a dit que la vraie raison pour laquelle ils nous ont arrêtés, c'est parce que nous sommes Juifs. Tu es Juive, toi ?

FANIA. — À moitié.

MARIANNE. — Moi aussi, à moitié. Même si cela n'a jamais rien signifié pour moi.

FANIA. — Pour moi non plus.

Elles s'arrêtent et regardent les autres en silence. Marianne jette à nouveau un regard sur les provisions de Fania.

FANIA. — Vraiment, tu ne devrais pas manger autant.

MARIANNE. — Je n'y peux rien. Je ne faisais pas ça avant la prison. Mais là-bas, j'avais tout le temps faim. J'espère que mon petit ami ne me verra jamais comme ça. J'ai gonflé. Mais mes jambes sont encore bien, tu ne trouves pas ? Je n'arrive toujours pas à croire que je suis assise à côté de toi. Je joue un peu de piano et je connais toutes tes chansons par cœur.

Fania se tourne vers le jeune scout qui a posé sa boussole sur son genou et en observe l'aiguille. À côté de lui, sa mère dort.

FANIA. — Peux-tu me dire dans quelle direction nous allons ? Excuse-moi, j'ai oublié ton nom.

LE JEUNE SCOUT. — Michael. Nous allons vers le sud.

LE PREMIER JOUEUR D'ÉCHECS, *qui a entendu.* — Ce sera probablement Munich. Ils ont besoin de main d'œuvre dans les fermes de la région.

LE DEUXIÈME JOUEUR D'ÉCHECS. — Ça ne me dérangerait pas. J'aime les activités de plein air.

UNE FEMME, *y allant de son commentaire.* — Là-bas, ils ont ces petites maisons à colombages. Elles sont beaucoup plus jolies que tout ce qu'on peut voir en France. J'ai vu des photos.

LE PREMIER JOUEUR D'ÉCHECS. — A mon avis, nous serons mitraillés à l'endroit même où nous sommes assis maintenant. Et j'en suis particulièrement désolé pour vous, Madame Fénelon... votre musique, c'est pour moi le son de Paris.

FANIA, *au joueur d'échecs.* — Je vous remercie.

MARIANNE, *calmement.* — Je ne suis pas sûre de pouvoir travailler dans une ferme. Et toi ?

FANIA, *haussant les épaules*. — As-tu déjà travaillé ?

MARIANNE, *avec un petit rire.* — Oh, non, je n'avais même jamais *vu* un ouvrier avant la prison. Toute ma vie, j'ai été, soit à l'école, soit à la maison. *(Elle a un petit rire.)* Et maintenant, je ne sais même pas où sont mes parents... *(Soudain, elle semble prête à succomber à un accès de terreur.)* Tu voudrais bien qu'on essaie de rester ensemble ?

Fania l'entoure d'un bras et Marianne se blottit avec reconnaissance contre le corps de Fania. Un temps. Fania fouille dans son filet et donne un bonbon à Marianne. Marianne le mange avec avidité. Fania lui tapote les cheveux comme pour lui pardonner ce nouvel écart.

FANIA. — Quel âge as-tu ?

MARIANNE. — Vingt ans.

FANIA, *surprise.* — Vraiment ? Tu sembles si jeune.

Le jeune scout s'aperçoit d'un changement sur la boussole. Il la prend de son genou, la secoue, puis la repose sur son genou.

FANIA. — Il y a du changement ?

SCOUT. — Nous avons tourné vers l'est.

Le premier joueur d'échecs se tourne vers le jeune scout et se penche pour lire lui-même la boussole. Il reprend sa place, le regard plein d'une appréhension grandissante.